

## À une heure du matin

*Charles Baudelaire « Petits poèmes en prose », 1869*

Enfin ! seul ! On n'entend plus que le roulement de quelques fiacres attardés et éreintés. Pendant quelques heures, nous posséderons le silence, sinon le repos. Enfin ! la tyrannie de la face humaine a disparu, et je ne souffrirai plus que par moi-même.

Enfin ! il m'est donc permis de me délasser dans un bain de ténèbres ! D'abord, un double tour à la serrure. Il me semble que ce tour de clef augmentera ma solitude et fortifiera les barricades qui me séparent actuellement du monde.

Horrible vie ! Horrible ville ! Récapitulons la journée : avoir vu plusieurs hommes de lettres, dont l'un m'a demandé si l'on pouvait aller en Russie par voie de terre (il prenait sans doute la Russie pour une île) ; avoir disputé généreusement contre le directeur d'une revue, qui à chaque objection répondait : « — C'est ici le parti des honnêtes gens, » ce qui implique que tous les autres journaux sont rédigés par des coquins ; avoir salué une vingtaine de personnes, dont quinze me sont inconnues ; avoir distribué des poignées de main dans la même proportion, et cela sans avoir pris la précaution d'acheter des gants ; être monté pour tuer le temps, pendant une averse, chez une sauteuse qui m'a prié de lui dessiner un costume de Vénustre ; avoir fait ma cour à un directeur de théâtre, qui m'a dit en me congédiant : « — Vous feriez peut-être bien de vous adresser à Z... ; c'est le plus lourd, le plus sot et le plus célèbre de tous mes auteurs, avec lui vous pourriez peut-être aboutir à quelque chose. Voyez-le, et puis nous verrons ; » m'être vanté (pourquoi ?) de plusieurs vilaines actions que je n'ai jamais commises, et avoir lâchement nié quelques autres méfaits que j'ai accomplis avec joie, délit de fanfaronnade, crime de respect humain ; avoir refusé à un ami un service facile, et donné une recommandation écrite à un parfait drôle ; ouf ! est-ce bien fini ?

Mécontent de tous et mécontent de moi, je voudrais bien me racheter et m'enorgueillir un peu dans le silence et la solitude de la nuit. Âmes de ceux que j'ai aimés, âmes de ceux que j'ai chantés, fortifiez-moi, soutenez-moi, éloignez de moi le mensonge et les vapeurs corruptrices du monde, et vous, Seigneur mon Dieu ! accordez-moi la grâce de produire quelques beaux vers qui me prouvent à moi-même que je ne suis pas le dernier des hommes, que je méprise.

## Pauline à Félix et Albin

*Pierre Corneille (1606 – 1684), « Polyeucte »,  
Acte V scène 5*

Ce n'est point ma douleur  
que par là je fais voir ;  
C'est la grâce qui parle,  
et non le désespoir.

*D'Antoine Mouton in. « HKZ, Le livre  
du revenir », Ypsilon éditeur / 2023*

L'âme tient, mon amie.  
Grâce à toi je le sais.

## Les dons des fées

Charles Baudelaire in. « *Petits poèmes en prose* » 1868

Toutes les Fées se levaient, croyant leur corvée accomplie ; car il ne restait plus aucun cadeau, aucune largesse à jeter à tout ce fretin humain, quand un brave homme, un pauvre petit commerçant, je crois, se leva, et empoignant par sa robe de vapeurs multicolores la Fée qui était le plus à sa portée, s'écria :

« Eh ! madame ! vous nous oubliez ! Il y a encore mon petit ! Je ne veux pas être venu pour rien. »

La Fée pouvait être embarrassée ; car il ne restait plus rien. Cependant elle se souvint à temps d'une loi bien connue, quoique rarement appliquée, dans le monde surnaturel, habité par ces déités impalpables, amies de l'homme, et souvent contraintes de s'adapter à ses passions, telles que les Fées, les Gnomes, les Salamandres, les Sylphides, les Sylphes, les Nixes, les Ondins et les Ondines, — je veux parler de la loi qui concède aux Fées, dans un cas semblable à celui-ci, c'est-à-dire le cas d'épuisement des lots, la faculté d'en donner encore un, supplémentaire et exceptionnel, pourvu toutefois qu'elle ait l'imagination suffisante pour le créer immédiatement.

Donc la bonne Fée répondit, avec un aplomb digne de son rang : « Je donne à ton fils... je lui donne... le Don de plaire ! »

## A son livre

Joachim du Bellay

Mon livre (et je ne suis sur ton aise envieux),  
Tu t'en iras sans moi voir la Cour de mon  
Prince.

Hé, chétif que je suis, combien en gré je  
prinsse

Qu'un heur pareil au tien fût permis à mes  
yeux ?

Là si quelqu'un vers toi se montre gracieux,  
Souhaite-lui qu'il vive heureux en sa  
province :

Mais si quelque malin obliquement te pince,  
Souhaite-lui tes pleurs et mon mal ennuyeux.  
Souhaite-lui encor qu'il fasse un long voyage,  
Et bien qu'il ait de vue éloigné son ménage,  
Que son coeur, où qu'il voise, y soit toujours  
présent :

Souhaite qu'il vieillisse en longue servitude,  
Qu'il n'éprouve à la fin que toute ingratitude,  
Et qu'on mange son bien pendant qu'il est  
absent.

## À la partie la plus gracieuse

Guillaume Apollinaire in. « *Poèmes à Lou* »,  
*Secteur des Hurlus*, le 4 août 1915

Toi qui regardes sans sourire  
Et de face en tournant le dos  
Tu me sembles un beau navire  
Voiles dehors... et quels dodos  
Promet cet édredon de neige  
Neige rose de Mézidon !  
À Mars et Vénus, le reverrai-je  
Cet édredon de Cupidon ?  
Ô gracieuse et callipyge,  
Tous les culs sont de la Saint-Jean !  
Le tien leur fait vraiment la pige  
Déesse aux collines d'argent...  
D'argent qui serait de la crème  
Et des feuilles de rose aussi...  
Aussi, belle croupe je t'aime  
Et ta grâce est mon seul souci

## À Mademoiselle Le Couvreur

Voltaire in. « Épîtres, stances et odes »

L'heureux talent dont vous charmez la France  
Avait en vous brillé dès votre enfance ;  
Il fut dès lors dangereux de vous voir,  
Et vous plaisiez même sans le savoir.  
Sur le théâtre heureusement conduite,  
Parmi les vœux de cent cœurs empressés,  
Vous récitiez, par la nature instruite :  
C'était beaucoup, ce n'était point assez ;  
Il vous fallut encore un plus grand maître.  
Permettez-moi de faire ici connaître  
Quel est ce Dieu de qui l'air enchanteur  
Vous a donné votre gloire suprême :  
Le tendre Amour me l'a conté lui-même ;  
On me dira que l'Amour est menteur :  
Hélas! je sais qu'il faut qu'on s'en défie ;  
Qui mieux que moi connaît sa perfidie ?  
Qui souffre plus de sa déloyauté ?  
Je ne croirai cet enfant de ma vie ;  
Mais cette fois il a dit vérité.  
Ce même Amour, Vénus et Melpomène,  
Loin de Paris faisaient voyage un jour ;  
Ces Dieux charmants vinrent dans ce séjour  
Où vos appas éclataient sur la scène ;  
Chacun des trois avec étonnement  
Vit cette grâce et simple et naturelle,  
Qui faisait lors votre unique ornement :  
Ah ! dirent-ils, cette jeune mortelle  
Mérite bien que sans retardement  
Nous répandions tous nos trésors sur elle.  
Ce qu'un Dieu veut se fait dans le moment.  
Tout aussitôt la tragique déesse  
Vous inspira le goût, le sentiment,  
Le pathétique, et la délicatesse :  
Moi, dit Vénus, je lui fais un présent  
Plus précieux, et c'est le don de plaire ;  
Elle accroîtra l'empire de Cythère,  
A son aspect tout cœur sera troublé,  
Tous les esprits viendront lui rendre  
hommage ;  
Moi, dit l'Amour, je ferai davantage,  
Je veux qu'elle aime. A peine eut-il parlé  
Que dans l'instant vous devîntes parfaite ;  
Sans aucuns soins, sans étude, sans fard,  
Des passions vous fûtes l'interprète :  
Ô de l'Amour adorable sujette,  
N'oubliez point le secret de votre art.

## Au peuple

Victor Hugo... *Au bord de l'océan, juillet 1853*

Il te ressemble ; il est terrible et pacifique.  
Il est sous l'infini le niveau magnifique ;  
Il a le mouvement, il a l'immensité.  
Apaisé d'un rayon et d'un souffle agité,  
Tantôt c'est l'harmonie et tantôt le cri  
rauque.  
Les monstres sont à l'aise en sa profondeur  
glauque ;  
La trombe y germe ; il a des gouffres  
inconnus  
D'où ceux qui l'ont bravé ne sont pas  
revenus ;  
Sur son énormité le colosse chavire ;  
Comme toi le despote il brise le navire ;  
Le fanal est sur lui comme l'esprit sur toi ;  
Il foudroie, il caresse, et Dieu seul sait  
pourquoi ;  
Sa vague, où l'on entend comme des chocs  
d'armures,  
Emplit la sombre nuit de monstrueux  
murmures,  
Et l'on sent que ce flot, comme toi, gouffre  
humain,  
Ayant rugi ce soir, dévorera demain.  
Son onde est une lame aussi bien que le  
glaive ;  
Il chante un hymne immense à Vénus qui se  
lève ;  
Sa rondeur formidable, azur universel,  
Accepte en son miroir tous les astres du  
ciel ;  
Il a la force rude et la grâce superbe ;  
Il déracine un roc, il épargne un brin  
d'herbe ;  
Il jette comme toi l'écume aux fiers  
sommets,  
Ô peuple ; seulement, lui, ne trompe jamais  
Quand, l'oeil fixe, et debout sur sa grève  
sacrée,  
Et pensif, on attend l'heure de sa marée.

## **A une femme**

*Paul Verlaine*

A vous ces vers de par la grâce consolante  
De vos grands yeux où rit et pleure un rêve  
doux,  
De par votre âme pure et toute bonne, à  
vous  
Ces vers du fond de ma détresse violente.  
C'est qu'hélas ! le hideux cauchemar qui  
me hante  
N'a pas de trêve et va furieux, fou, jaloux,  
Se multipliant comme un cortège de loups  
Et se pendant après mon sort qu'il  
ensanglante !  
Oh ! je souffre, je souffre affreusement, si  
bien  
Que le gémissement premier du premier  
homme  
Chassé d'Eden n'est qu'une églogue au  
prix du mien !  
Et les soucis que vous pouvez avoir sont  
comme  
Des hirondelles sur un ciel d'après-midi,  
– Chère, – par un beau jour de septembre  
attiédi.

## **À la grâce de toi**

*de Jane Birkin in. « Enfants d'hiver », 2008*

Pourquoi la grâce de toi  
Me frappe ensommeillée ce soir ?  
Ton visage avec les yeux clos  
Me rappelle toi dans mes bras

## **À une Femme**

*Renée Vivien in. « Cendres et Poussières », 1902*

Tendre à qui te lapide et mortelle à qui  
t'aime,  
Faisant de l'attitude un frisson de poème,  
O Femme dont la grâce enfantine et suprême  
Triomphe dans la fange et les pleurs et le  
sang,  
Tu n'aimes que la main qui meurtrit ta  
faiblesse,  
La parole qui trompe et le baiser qui blesse,  
L'antique préjugé qui meurt avec noblesse  
Et le désir d'un jour qui sourit en passant.  
Férocité passive, âme légère et douce,  
Pour t'attirer, il faut que le geste repousse :  
Ta chair inerte appelle, en râlant, la secousse  
Et l'effort sans beauté du mâle triomphant.  
Esclave du hasard, des choses et de l'heure,  
Être ondoyant, en qui rien de vrai ne  
demeure,  
Tu n'accueilles jamais la passion qui pleure  
Ni l'amour qui languit sous ton regard  
d'enfant.  
Le baume du banal et le fard du factice,  
L'absurdité des lois, la vanité du vice  
Et l'amant dont l'orgueil contente ton caprice,  
Suffisent à ton cœur sans rêve et sans espoir.  
Jamais tu ne t'éprends de la grâce d'un songe,  
D'un reflet dont le charme expirant se  
prolonge,  
D'un écho dans lequel le souvenir se plonge,  
Jamais tu ne pâlis à l'approche du soir.

## **Une saison en enfer**

*d'Arthur Rimbaud*

J'ai reçu au coeur le coup de la grâce.  
Ah ! je ne l'avais pas prévu !

## A la Marquise

*Pierre Corneille*

Marquise, si mon visage  
A quelques traits un peu vieux,  
Souvenez-vous qu'à mon âge  
Vous ne vaudrez guère mieux.

Le temps aux plus belles choses  
Se plaît à faire un affront,  
Et saura faner vos roses  
Comme il a ridé mon front

Le même cours des planètes  
Règle nos jours et nos nuits  
On m'a vu ce que vous êtes;  
Vous serez ce que je suis

Cependant j'ai quelques charmes  
Qui sont assez éclatants  
Pour n'avoir pas trop d'alarmes  
De ces ravages du temps.

Vous en avez qu'on adore;  
Mais ceux que vous méprisez  
Pourraient bien durer encore  
Quand ceux-là seront usés.

Ils pourront sauver la gloire  
Des yeux qui me semblent doux,  
Et dans mille ans faire croire  
Ce qu'il me plaira de vous.

Chez cette race nouvelle,  
Où j'aurai quelque crédit,  
Vous ne passerez pour belle  
Qu'autant que je l'aurai dit.

Pensez-y, belle marquise.  
Quoiqu'un grison fasse effroi,  
Il vaut bien qu'on le courtise  
Quand il est fait comme moi.

## Chagrin

*Pierre Corneille - Poésies diverses*

Usez moins avec moi du droit de tout  
charmer ;

Vous me perdrez bientôt si vous n'y  
prenez garde.

J'aime bien a vous voir, quoi qu'enfin  
j'y hasarde ;

Mais je n'aime pas bien qu'on me  
force d'aimer.

Cependant mon repos a de quoi  
s'alarmer ;

Je sens je ne sais quoi dès que je  
vous regarde ;

Je souffre avec chagrin tout ce qui  
m'en retarde,

Et c'est déjà sans doute un peu plus  
qu'estimer.

Ne vous y trompez pas, l'honneur de  
ma défaite

N'assure point d'esclave à la main  
qui l'a faite,

Je sais l'art d'échapper aux charmes  
les plus forts,

Et quand ils m'ont réduit à ne plus  
me défendre,

Savez-vous, belle Iris, ce que je fais  
alors ?

Je m'enfuis de peur de me rendre.

**Mélanie Leblanc in. « Encreur l'invisible », éd. Le Castor Astral / 2023**

rendre grâce  
de tous ses mots  
de tout son corps

**Gérard Macé in. « Le singe et le miroir », éd. Le temps qu'il fait / 1998**

Nos poèmes sont semblables aux toiles d'araignée qu'Héliogabale recueillait à la fin de chaque jour. Peut-être aussi fragiles et transparents que ces toiles toujours prêtes à se déchirer, souvent aussi vains et parfois plus compliqués, c'est pourtant grâce à eux que nous essayons de saisir, au fond des chambres où nous cherchons le sommeil, les pattes de mouches de la réalité.

**Henri Michaux**

La poésie  
est un cadeau de la nature,  
une grâce, pas un travail.  
La seule ambition de faire  
un poème suffit à le tuer.

**Au peuple**

**Victor Hugo (1802 – 1885), Au bord de l'océan, Juillet 1853**

Il a la force rude  
et la grâce superbe  
Il déracine un roc,  
il épargne un brin d'herbe

**Milan Kundera (1929 > 2023) in. « La vie est ailleurs », Gallimard / 1973**

(Notons en passant que lorsqu'un poète qualifie quelqu'un de poète, ce n'est pas la même chose que lorsque nous appelons ingénieur un ingénieur ou paysan un paysan, parce que le paysan est celui qui cultive la terre, mais le poète n'est pas celui qui écrit des vers mais celui – souvenons-nous de ce mot ! – qui est élu pour les écrire et seul un poète peut reconnaître avec certitude chez un autre poète ce contact de la grâce, car – souvenons-nous de cette lettre de Rimbaud : tous les poètes sont frères et seul un frère peut reconnaître chez un frère le signe mystérieux de la race.)

Elle apparaît... comme ces figures dont le poète voit les yeux étinceler à travers le feuillage sombre, quand, dans sa promenade du soir, il rêve de l'amour et du ciel.

**Thomas Moore, in « Amours des anges »**

**Alfred de Musset (1810 – 1857) in.**  
**« Poésies nouvelles »**

Pouvais-je alors  
vous faire un compliment ?  
La grâce échappe,  
elle est inexprimable

**Jean Frémon in. « La Blancheur de la  
baleine », éd. P.O.L / 2023**

Ce sont des écrivains, des peintres,  
des sculpteurs.  
Aventuriers de l'impossible.  
Ce sont des bribes de leurs vies.  
Tous des chercheurs davantage que  
des trouveurs.  
J'ai eu le privilège de les côtoyer.  
Ce qu'ils poursuivent est ce qui  
toujours se dérobe.  
La grâce est une fieffée baleine  
blanche.

**Louis Dubost in « Saison sans visage »,  
éd. Tarabuste, 2023**

et ne je ne sais  
comment m'y prendre  
pour dire adieu  
à l'ami qui vient  
de mourir

**Yves Bonnefoy (1923 > 2016) in. « Les  
planches courbes », éd. Mercure de  
France / 2001**

Nos ombres devant nous,  
sur le chemin,  
Avaient couleur,  
par la grâce de l'herbe,  
Elles eurent rebond,  
contre des pierres.

**Guillaume Apollinaire (1880 – 1918) in. «  
À la partie la plus gracieuse », Secteur des  
Hurlus / 4 août 1915**

Aussi, belle croupe  
je t'aime  
Et ta grâce  
est mon seul souci

**Sylvie Marot in. « Physalis, éd. La Crypte,  
2023**

– Qu'en est-il des secrets  
tombés au sol ?  
Ne reprennent-ils jamais  
leur envol ?

**Toute grâce et toutes nuances**  
**Paul Verlaine**

Toute grâce et toutes nuances  
Dans l'éclat doux de ses seize ans,  
Elle a la candeur des enfances  
Et les manèges innocents.

Ses yeux, qui sont les yeux d'un ange,  
Savent pourtant, sans y penser,  
Eveiller le désir étrange  
D'un immatériel baiser.

Et sa main, à ce point petite  
Qu'un oiseau-mouche n'y tiendrait,  
Captive sans espoir de fuite,  
Le coeur pris par elle en secret.

L'intelligence vient chez elle  
En aide à l'âme noble ; elle est  
Pure autant que spirituelle :  
Ce qu'elle a dit, il le fallait

Et si la sottise l'amuse  
Et la fait rire sans pitié,  
Elle serait, étant la muse,  
Clémentine jusqu'à l'amitié,

Jusqu'à l'amour - qui sait ? peut-être,  
A l'égard d'un poète épris  
Qui mendierait sous sa fenêtre,  
L'audacieux ! un digne prix

De sa chanson bonne ou mauvaise !  
Mais témoignant sincèrement,  
Sans fausse note et sans fadaïse,  
Du doux mal qu'on souffre en aimant.

**Beauté de qui la grâce ...**  
**François de Malherbe (1555 – 1628)**

Beauté de qui la grâce étonne la  
nature,  
Il faut donc que je cède à l'injure du  
sort,  
Que je vous abandonne, et loin de  
votre port  
M'en aille au gré du vent suivre mon  
aventure.

Il n'est ennui si grand que celui que  
j'endure :  
Et la seule raison qui m'empêche la  
mort,  
C'est le doute que j'ai que ce dernier  
effort  
Ne fût mal employé pour une âme si  
dure.

Caliste, où pensez-vous ? qu'avez-  
vous entrepris ?  
Vous résoudrez-vous point à borner  
ce mépris,  
Qui de ma patience indignement se  
joue ?

Mais, ô de mon erreur l'étrange  
nouveau,  
Je vous souhaite douce, et toutefois  
j'avoue  
Que je dois mon salut à votre  
cruauté.

**Tout sera longuement fatal**

**André Frénaud**



## Georges Rodenbach

In. « Les Tristesses », Alphonse Lemerre,  
éditeur, 1879

Ce poème est touchant : parfois il  
désenchante  
Ceux qui n'ont pas au cœur le culte du  
foyer ;  
Mais toi, je te sais bon, et je la sais  
charmante,  
La grâce et la bonté font bien de s'allier.

Le fond c'est la bonté, la forme c'est la  
grâce,  
Une œuvre faite ainsi plaît jusqu'au  
dénouement ;  
Étant à l'épilogue on reprend la préface,  
Et le plaisir est neuf comme au premier  
moment !

Tu l'aimeras ce livre où l'honneur se  
propage,  
Car ce sera la bonne et vieille édition,  
Et des enfants joyeux tourneront chaque  
page  
Mêlant leur frais sourire à ton émotion !

Lisez-le donc longtemps tous deux... près  
du vieux père  
Qui vous voyant heureux oubliera son  
ennui ;

Et pour faire renaître à son foyer prospère  
La gaîté d'autrefois... lisez-le comme lui !...

## L'Amoureuse

Paul Eluard, *Capitale de la douleur*,  
*Mourir de ne pas mourir*, 1926

Elle est debout sur mes paupières  
Et ses cheveux sont dans les miens,  
Elle a la forme de mes mains,  
Elle a la couleur de mes yeux,  
Elle s'engloutit dans mon ombre  
Comme une pierre sur le ciel.

Elle a toujours les yeux ouverts  
Et ne me laisse pas dormir.  
Ses rêves en pleine lumière  
Font s'évaporer les soleils,  
Me font rire, pleurer et rire,  
Parler sans avoir rien à dire.

## Victor Hugo

Œuvres complètes, Poésie, tome I

Que ce soit Urgèle ou Morgane,  
J'aime, en un rêve sans effroi,  
Qu'une fée, au corps diaphane,  
Ainsi qu'une fleur qui se fane,  
Vienne pencher son front sur  
moi.

## Rondel, Vers le Nouvel An 1885

in. « Œuvres complètes » 1920, Stéphane MALLARMÉ

Fée, au parfum subtil de foin  
Coupé dans la verte prairie,  
Avec sa baguette fleurie  
Elle surgit, charmant témoin.

Ce n'est pas quand on se marie  
Seulement, qu'aux pays du loïn,  
Avec sa baguette fleurie  
Elle surgit, charmant témoin

Attentive à porter le soin  
Jusqu'au cher cadeau qui varie  
Toujours selon la rêverie  
De l'enfant muette en son coin,  
Elle surgit, charmant témoin.

1909

*Guillaume Apollinaire in. « Alcools », 1913*

La dame avait une robe  
En ottoman violine  
Et sa tunique brodée d'or  
Était composée de deux panneaux  
S'attachant sur l'épaule

Les yeux dansants comme des anges  
Elle riait elle riait  
Elle avait un visage aux couleurs de France  
Les yeux bleus les dents blanches et les  
lèvres très rouges  
Elle avait un visage aux couleurs de France

Elle était décolletée en rond  
Et coiffée à la Récamier  
Avec de beaux bras nus

N'entendra-t-on jamais sonner minuit

La dame en robe d'ottomanes violines  
Et en tunique brodée d'or  
Décolletée en rond  
Promenait ses boucles  
Son bandeau d'or  
Et traînait ses petits souliers à boucles

Elle était si belle  
Que tu n'aurais pas osé l'aimer

J'aimais les femmes atroces dans les  
quartiers énormes  
Où naissaient chaque jour quelques êtres  
nouveaux  
Le fer était leur sang la flamme leur  
cerveau

J'aimais j'aimais le peuple habile des  
machines  
Le luxe et la beauté ne sont que son  
écume  
Cette femme était si belle  
Qu'elle me faisait peur

**À ma fée**

*Christophe Bregaint, 2011*

Amour  
Rêve avec moi  
Car je crève sans toi  
Quand disparaissent tes atours  
S'élèvent des ciels noirs griffant mes mers  
Et le glaive de ton absence en moi  
s'insère....

Ma belle  
Muse de vers  
Toi, tu es sentinelle  
De mes nuits libres de l'enfer  
Abri oxydant, le soleil de l'est  
Se levant sur ton tendre sourire céleste....

Tes yeux,  
Illimitable  
Lagon silencieux  
Chatolement incommensurable,  
Où se reflète l'immortalité..  
De l'obscurité de nos nuits de voluptés....

En rimes  
Mes mots rêveurs  
Sur les tiens s'impriment  
Pour devenir vagabonds conteurs  
De mes tristesses quand je suis sans toi  
Et de l'ivresse du temps passé dans tes  
bras.

**Comptine « La Merveille »**

Ma vie est un enchantement  
Quand je m'endors,  
Quand je m'éveille,  
Ou quand je joue,  
A tout moment,  
Une fée douce me surveille  
Et m'entoure de soins charmants  
Cette merveille :  
C'est ma maman !

## La fée

In. « *Valentines* », *Germain Nouveau, 1885*

Il en est encore une au monde,  
Je la rencontre quelquefois,  
Je dois vous dire qu'elle est blonde  
Et qu'elle habite au fond des bois.

N'était que Vous, Vous êtes brune  
Et que Vous habitez Paris,  
Vous vous ressemblez... sous la lune,  
Et quand le temps est un peu gris.

Or, dernièrement, sur ma route  
J'ai vu ma fée aux yeux subtils :  
« Que faites-vous ? — Je vous écoute.  
— Et les amours, comment vont-ils ?

— Ah ! ne m'en parlez pas, Madame,  
C'est toujours là que l'on a mal ;  
Si ce n'est au corps... c'est à l'âme.  
L'amour, au diable l'animal !

— Méchant ! voulez-vous bien vous taire,  
Vous n'iriez pas en Paradis ;  
Si son nom n'est pas un mystère,  
Dites-le moi » — Je le lui dis.

— « Que fait-elle ? — Elle... attend sa fête.  
— C'est dire qu'elle ne fait rien.  
Comment est-elle ! — Elle est parfaite.  
— Et vous l'aimez ? — Je le crois bien.

— Vous l'adorez ! — J'en perds la tête.  
— Vous la suivriez n'importe où ;  
Ah ! mon ami... quel grand poète  
Vous faites... oui, vous êtes fou.

Mais si votre femme est sans tache,  
Sans le moindre... petit défaut,  
Inutile qu'on vous le cache,  
Ce n'est pas celle qu'il vous faut.

Il faut partir... battre les routes,  
Et vous verrez à l'horizon  
Luire enfin la femme entre toutes  
Que vous destine... la Raison.

Voulez-vous que je vous la peigne  
Comme on se peint dans les miroirs ?  
Ses cheveux mordus par le peigne  
Ont des fils blancs dans leurs fils noirs ;

Elle n'a... qu'une faim de louve,  
Et du cœur... si vous en avez ;  
C'est une femme qui se trouve  
Un peu comme vous vous trouvez.

Elle n'est ni laide ni bête,  
Avec... comment dire... un travers...  
Un petit coup... quoi ! sur la tête,  
Et capable d'aimer les vers ;

Ni très mauvaise ni très bonne,  
Tâchant de vivre... comme il sied,  
Et... dans un coin de sa personne  
Elle a... mettons... un cor au pied !

— Ah !... quelle horreur !... jamais,  
Madame !

— Je vous dis, clair comme le jour :  
Ce qu'il faut avoir dans la femme  
N'est pas la femme, c'est l'amour.

Pour avoir l'amour, imbécile !  
On ne prend pas trente partis,  
La chanson le dit, c'est facile :  
Il faut des époux assortis.

L'amour n'est pas fils de Bohême ;  
Il a parfaitement sa loi :  
Si tu n'es digne que je t'aime  
Je me fiche pas mal de toi.

Bonsoir ». Ainsi parla ma fée  
Qui parle... presque avec ta voix ;  
Puis je la vis, d'aube coiffée,  
Reprendre le chemin des bois.

Son conseil est bon ; qu'il se perde,  
Saint Antoine, on peut vous prier ;  
Mais partir !... au loin... et puis, merde !  
Je ne veux pas me marier.

## Une Fée

*Gabriel Vicaire, 1848/1900*

Ah! c'est une fée  
Toute jeune encor,  
Ah! c'est une fée  
De lune coiffée.

A sa robe verte,  
Un papillon d'or,  
A sa robe verte  
A peine entr'ouverte.

Elle va légère,  
Au son du hautbois,  
Elle va légère,  
Comme une bergère.

Elle suit la ronde  
Des dames du bois;  
Elle suit la ronde  
Qui va par le monde.

## Robert Desnos

Extrait de « Destinée arbitraire », (Les nuits blanches)

Il était un grand nombre de fois  
Un homme qui aimait une femme  
Il était un grand nombre de fois  
Une femme qui aimait un homme  
Il était un grand nombre de fois  
Une femme et un homme  
Qui n'aimaient pas celui et  
celle qui les aimaient

Il était une fois  
Une seule fois peut-être  
Une femme et un homme  
qui s'aimaient

## Au temps des fées

*Edmond Haraucourt (1856-1941)*

Aux temps jadis, aux temps rêveurs,  
aux temps des Fées,  
Il aurait fallu vivre aux bois, chez les  
muguets,  
Sous des branches, parmi les  
rumeurs étouffées,  
Sans rien savoir, sans croire à rien,  
libres et gais,  
Nourris de clair de lune et buvant la  
rosée,  
Il aurait fallu vivre aux bois, chez les  
muguets,

Aux temps des Fées.

Nous aurions su dormir sous deux  
feuilles croisées  
Chanter avec la source et rire avec le  
vent,  
Nourris de clair de lune et buvant la  
rosée...  
Suivre la libellule et la brise en  
maraude,  
Chanter avec la source et rire avec le  
vent...  
Peut-être Mab, un jour, nous eût  
changés en fleurs,  
Aux temps jadis, aux temps rêveurs,  
aux temps des Fées,  
Il aurait fallu vivre aux bois, chez les  
muguets,  
Aux temps jadis, aux temps rêveurs,  
aux temps des Fées.

## L'Ogre et la Fée Victor Hugo (1861)

Un brave ogre des bois, natif de Moscovie,  
Était fort amoureux d'une fée, et l'envie  
Qu'il avait d'épouser cette dame s'accrut  
Au point de rendre fou ce pauvre cœur tout brut ;  
L'ogre, un beau jour d'hiver, peigne sa peau velue,  
Se présente au palais de la fée, et salue,  
Et s'annonce à l'huissier comme prince Ogrousky.  
La fée avait un fils, on ne sait pas de qui.  
Elle était, ce jour-là, sortie, et quant au mioche,  
Bel enfant blond nourri de crème et de brioche,  
Don fait par quelque Ulysse à cette Calypso,  
Il était sous la porte et jouait au cerceau.

On laissa l'ogre et lui tout seuls dans l'antichambre.  
Comment passer le temps quand il neige, en  
décembre

Et quand on n'a personne avec qui dire un mot ?  
L'ogre se mit alors à croquer le marmot.  
C'est très simple. Pourtant c'est aller un peu vite,  
Même lorsqu'on est ogre et qu'on est moscovite,  
Que de gober ainsi les mioches du prochain.  
Le bâillement d'un ogre est frère de la faim.  
Quand la dame rentra, plus d'enfant ; on s'informe.  
La fée avise l'ogre avec sa bouche énorme :  
As-tu vu, cria-t-elle, un bel enfant que j'ai ?  
Le bon ogre naïf lui dit : Je l'ai mangé.

Or c'était maladroit. Vous qui cherchez à plaire,  
Jugez ce que devint l'ogre devant la mère  
Furieuse qu'il eût soupé de son dauphin.  
Que l'exemple vous serve ; aimez, mais soyez fin ;  
Adorez votre belle et soyez plein d'astuce ;  
N'allez pas lui manger, comme cet ogre russe,  
Son enfant, ou marcher sur la patte à son chien...

## Sur la peau bleue des rêves

*In. « La peau bleue des rêves »,  
Jean Orizet, éd. Le Cherche Midi*

L'enfant dans un grenier  
cherche des souvenirs  
cachés au fond des  
malles.

Il découvre étonné  
des baguettes magiques  
des bottes de sept lieues  
des poupées qui lui  
parlent et des livres  
bateaux qui l'entraînent  
au loin vers une île au  
trésor voyageur ébloui  
sur la peau bleue des  
rêves.

### Les Poètes

*In. « Beautés de la poésie anglaise », Rolandi, 1860, volume 1 (p. 40-42).*

SHAKESPEARE

À lui la baguette magique  
Le pouvoir de tout enchaîner ;  
Il riva la Nature aux plis de sa tunique,  
Et la Création a su le couronner.

## Mes fées

Maurice Carême (1899 - 1978)

J'ai chez moi de petites fées  
Tout le temps je les entends rire  
Et rire et je ne pourrais dire  
où elles se tiennent cachées

Elles s'entendent pour s'asseoir  
A ma table dans la lumière  
Se désaltérer à mon verre  
Et se baigner à mon miroir.

Mais je ne les vois clairement  
Que la nuit lorsque je sommeille  
Et qu'elles viennent doucement  
Me dire leur nom à l'oreille.

J'ai chez moi de petites fées  
Tout le temps je les entends rire  
Et rire et je ne pourrais dire  
Où elles se tiennent cachées.

## Ondine

Aloysius BERTRAND, 1807 – 1841

- " Ecoute ! - Ecoute ! - C'est moi, c'est  
Ondine qui frôle de ces gouttes d'eau les  
losanges sonores de ta fenêtre illuminée  
par les mornes rayons de la lune ; et voici,  
en robe de moire, la dame châtelaine qui  
contemple à son balcon la belle nuit étoilée  
et le beau lac endormi.

" Chaque flot est un ondin qui nage dans le  
courant, chaque courant est un sentier qui  
serpente vers mon palais, et mon palais est  
bâti fluide, au fond du lac, dans le triangle  
du feu, de la terre et de l'air.

## La promesse des fées

Renée Vivien in. « Dans un coin de violettes », 1910

Le vent du soir portait des chansons par bouffées,  
Et, par lui, je reçus la promesse des Fées...

Avec des mots très doux, les elfes m'ont promis  
D'être immanquablement mes fidèles amis.

Mais n'attachez jamais votre âme à leurs paroles,  
Un Elfe est tôt enfui, souffle vif d'ailes folles !...

Leur vol tourbillonnait, vague comme un parfum.  
Pendant tous semblaient obéir à quelqu'un.

La première portait sur son front découvert  
Une couronne d'or... Son manteau semblait vert.

Et la couronne d'or, brûlant comme la flamme,  
Rayonnait au-dessus d'un visage de femme.

Malgré l'étonnement d'un cœur audacieux,  
Je ne pus endurer la splendeur de ses yeux...

Car j'entendais un bruit d'étreintes étouffées...  
Aussi j'ai voulu fuir l'amour fatal des Fées...

Mais, devant ce bonheur mêlé d'un si grand mal,  
Ne regrettais-je pas un peu l'amour fatal !

" Ecoute ! - Ecoute ! - Mon père bat l'eau  
coassante d'une branche d'aulne verte, et mes  
soeurs caressent de leurs bras d'écume les  
fraîches îles d'herbes, de nénuphars et de  
glaiëuls, ou se moquent du saule caduc et barbu  
qui pêche à la ligne ! "

Sa chanson murmurée, elle me supplia de  
recevoir son anneau à mon doigt pour être  
l'époux d'une Ondine, et de visiter avec elle son  
palais pour être le roi des lacs.

Et comme je lui répondais que j'aimais une  
mortelle, boudeuse et dépitée, elle pleura  
quelques larmes, poussa un éclat de rire, et  
s'évanouit en giboulées qui ruisselèrent  
blanches le long de mes vitraux bleus.

**John Keats, In. « Poèmes et Poésies »,  
trad. Gallimard, 1910**

J'ai rencontré une dame, dans les prés,  
D'une grande beauté — la fille d'une  
fée ; —  
Ses cheveux étaient longs, ses pieds  
légers  
Et ses yeux sauvages.

Je l'assis sur mon coursier paisible  
Et ne vis rien d'autre tout le long du  
jour ;  
Car elle se penchait de côté et chantait  
Une chanson de fée.

Je tressai une guirlande pour sa tête,  
Puis des bracelets et une ceinture qui  
embaumait ;  
Elle me regardait comme si elle  
m'aimait  
Et poussait un doux gémissement.

Elle trouva pour moi des racines d'un  
goût exquis,  
Du miel sauvage et la manne de la  
rosée ;  
Et sûrement en langage étrange elle  
me dit :  
Je t'aime véritablement.

Elle m'entraîna dans sa grotte d'elfe ;  
Là, me contemplant, elle poussa un  
profond soupir :  
Là, je fermai ses yeux sauvages et  
tristes —  
Et l'embrassai jusqu'à l'endormir.

Là nous sommeillâmes sur la mousse,  
Et là, je rêvai, ah ! malheur véritable !  
Le dernier rêve que j'ai jamais rêvé,  
Sur le flanc de la froide colline.

## **Mélusine**

*Jean LORRAIN 1855 – 1906*

Les bras nus cerclés d'or et froissant  
le brocart  
De sa robe argentée aux taillis  
d'aubépines,  
Mélusine apparaît entre les herbes  
fines,  
Les cheveux révoltés, saignante et  
l'oeil hagard.

La splendeur de sa gorge éblouit le  
regard  
Et l'émail de ses dents a des clartés  
divines ;  
Mais Mélusine est folle et fait dans  
les ravines  
Paître au pied des sapins la biche et  
le brocart.

Depuis cent ans qu'elle erre au pied  
des arbres fées,  
Elle est fée elle-même ; un charme  
étrange et doux  
La fait suivre à minuit des renards et  
des loups.

Ses yeux au ciel nocturne  
enchangent les hiboux,  
Et près d'elle, érigeant ses fleurs en  
clairs trophées,  
Jaillit un glaïeul rose à feuillage de  
houx.

## « Les dons des fées », Charles Baudelaire (1821-1867) in. « Le Spleen de Paris » (1869)

C'était grande assemblée des Fées, pour procéder à la répartition des dons parmi tous les nouveau-nés, arrivés à la vie depuis vingt-quatre heures.

Toutes ces antiques et capricieuses Sœurs du Destin, toutes ces Mères bizarres de la joie et de la douleur, étaient fort diverses : les unes avaient l'air sombre et rechigné, les autres, un air folâtre et malin ; les unes, jeunes, qui avaient toujours été jeunes ; les autres, vieilles, qui avaient toujours été vieilles.

Tous les pères qui ont foi dans les Fées étaient venus, chacun apportant son nouveau-né dans ses bras.

Les Dons, les Facultés, les bons Hasards, les Circonstances invincibles, étaient accumulés à côté du tribunal, comme les prix sur l'estrade, dans une distribution de prix. Ce qu'il y avait ici de particulier, c'est que les Dons n'étaient pas la récompense d'un effort, mais tout au contraire une grâce accordée à celui qui n'avait pas encore vécu, une grâce pouvant déterminer sa destinée et devenir aussi bien la source de son malheur que de son bonheur.

Les pauvres Fées étaient très-affairées ; car la foule des sollicitateurs était grande, et le monde intermédiaire, placé entre l'homme et Dieu, est soumis comme nous à la terrible loi du Temps et de son infinie postérité, les Jours, les Heures, les Minutes, les Secondes.

En vérité, elles étaient aussi ahuries que des ministres un jour d'audience, ou des employés du Mont-de-Piété quand une fête nationale autorise les dégagements gratuits. Je crois même qu'elles regardaient de temps à autre l'aiguille de l'horloge avec autant d'impatience que des juges humains qui, siégeant depuis le matin, ne peuvent s'empêcher de rêver au dîner, à la famille et à leurs chères pantoufles. Si, dans la justice surnaturelle, il y a un peu de précipitation et de hasard, ne nous étonnons pas qu'il en soit de même quelquefois dans la justice humaine. Nous serions nous-mêmes, en ce cas, des juges injustes.

Aussi furent commises ce jour-là quelques bourdes qu'on pourrait considérer comme bizarres, si la prudence, plutôt que le caprice, était le caractère distinctif, éternel des Fées.

Ainsi la puissance d'attirer magnétiquement la fortune fut adjugée à l'héritier unique d'une famille très-riche, qui, n'étant doué d'aucun sens de charité, non plus que d'aucune convoitise pour les biens les plus visibles de la vie, devait se trouver plus tard prodigieusement embarrassé de ses millions.

Ainsi furent donnés l'amour du Beau et la Puissance poétique au fils d'un sombre gueux, carrier de son état, qui ne pouvait, en aucune façon, aider les facultés, ni soulager les besoins de sa déplorable progéniture.

J'ai oublié de vous dire que la distribution, en ces cas solennels, est sans appel, et qu'aucun don ne peut être refusé.

Toutes les Fées se levaient, croyant leur corvée accomplie ; car il ne restait plus aucun cadeau, aucune largesse à jeter à tout ce fretin humain, quand un brave homme, un pauvre petit commerçant, je crois, se leva, et empoignant par sa robe de vapeurs multicolores la Fée qui était le plus à sa portée, s'écria :

« Eh ! madame ! vous nous oubliez ! Il y a encore mon petit ! Je ne veux pas être venu pour rien. »

La Fée pouvait être embarrassée ; car il ne restait plus rien. Cependant elle se souvint à temps d'une loi bien connue, quoique rarement appliquée, dans le monde surnaturel, habité par ces déités impalpables, amies de l'homme, et souvent contraintes de s'adapter à ses passions, telles que les Fées, les Gnomes, les Salamandres, les Sylphides, les Sylphes, les Nixes, les Ondins et les Ondines, — je veux parler de la loi qui concède aux Fées, dans un cas semblable à celui-ci, c'est-à-dire le cas d'épuisement des lots, la faculté d'en donner encore un, supplémentaire et exceptionnel, pourvu toutefois qu'elle ait l'imagination suffisante pour le créer immédiatement.

Donc la bonne Fée répondit, avec un aplomb digne de son rang : « Je donne à ton fils... je lui donne... le Don de plaire ! »

« Mais plaire comment ? plaire... ? plaire pourquoi ? » demanda opiniâtrement le petit boutiquier, qui était sans doute un de ces raisonneurs si communs, incapable de s'élever jusqu'à la logique de l'Absurde.

« Parce que ! parce que ! » répliqua la Fée courroucée, en lui tournant le dos ; et rejoignant le cortège de ses compagnes, elle leur disait : « Comment trouvez-vous ce petit Français vaniteux, qui veut tout comprendre, et qui ayant obtenu pour son fils le meilleur des lots, ose encore interroger et discuter l'indiscutable ?



## Les fées, Jean Markale (poète breton)

### La fée

In. « *Ballades*, Victor Hugo, 1826

Viens, bel enfant ! Je suis la Fée.  
Je règne aux bords où le soleil  
Au sein de l'onde réchauffée  
Se plonge, éclatant et vermeil.  
Les peuples d'Occident m'adorent  
Les vapeurs de leur ciel se dorent,  
Lorsque je passe en les touchant;  
Reine des ombres léthargiques,  
Je bâtis mes palais magiques  
Dans les nuages du couchant.

Mon aile bleue est diaphane;  
L'essaim des Sylphes enchantés  
Croit voir sur mon dos, quand je plane,  
Frémir deux rayons argentés.  
Ma main luit, rose et transparente;  
Mon souffle est la brise odorante  
Qui, le soir, erre dans les champs;  
Ma chevelure est radieuse,  
Et ma bouche mélodieuse  
Mêle un sourire à tous ses chants.

J'ai des grottes de coquillages;  
J'ai des tentes de rameaux verts;  
C'est moi que bercent les feuillages,  
Moi que berce le flot des mers.  
Si tu me suis, ombre ingénue,  
Je puis t'apprendre où va la nue,  
Te montrer d'où viennent les eaux;  
Viens, sois ma compagne nouvelle,  
Si tu veux que je te révèle  
Ce que dit la voix des oiseaux.

Tant d'enchanteurs et tant de fées  
Sont égarés dans les halliers  
Que chaque feuille est un mystère  
Et que chaque arbre est un refuge  
Où êtes-vous, Merlin, Vivianne,  
Toi, Morgane, au Val-sans-Retour  
La belle Yseult, et toi Tristan,  
Sonnant la trompe du chasseur ?  
Où es-tu, toi, Lancelot,  
Perdu dans l'ombre de tes rêves,  
Que cherches-tu, toi, Perceval,  
Dans ce château de pierre noire ?  
A la fontaine où boit le cerf,  
Dans la vallée des Trois Rencontres,  
Entendez-vous le cri des aigles  
Qui se lamentent pour Arthur ?  
Les ruisseaux glissent dans le soir  
A l'heure où montent les étoiles,  
Et les buissons vont s'entr'ouvrir  
Pour que renaisse le royaume.  
C'est un royaume enseveli  
Dans la poussière de l'oubli  
Il dort depuis des siècles d'ombre,  
Sous la surface des étangs.  
C'est le royaume de Merlin,  
Il a de grands palais dorés,  
Et des cités sur des rochers  
Au plus lointain de l'horizon.  
C'est le royaume du silence  
Folle-Pensée n'est pas si loin,  
Les grandes landes de Lambrun  
Ne sont peuplées que par les fées.  
C'est le royaume de Tristan,  
C'est là qu'Yseult se réveillant  
Cherche la grotte merveilleuse  
Où la nuit ne finira plus.  
Et la pucelle aux cheveux noirs,  
Dans ses mains d'or cette lumière,  
Attend dans l'ombre et dans la cendre  
Que vienne enfin le roi du monde.  
Bretagne bleue, Bretagne noire  
les étoiles montent le soir,  
pour allumer les arbres bleus  
de la forêt de Brocéliande.

## Le poète qui a vu les fées, Chris Christifer

Oui, je l'ai rencontré, le poète qui a vu les fées.  
Tranquille sur son alezan avec sa vieille redingote  
usée,  
quelques ramettes de chiffon sous son bras,  
pour faire avec du vrai papier...

Il s'en allait dans la forêt parler avec les arbres,  
discourir avec les oiseaux, boire l'eau des  
fontaines,  
écouter le chant de la pluie qui tintait  
sur le bord de son vénérable chapeau

Il s'asseyait sur des blocs de pierre  
sous les arches des châteaux en ruine,  
il disait que cela tomberait demain  
mais pas aujourd'hui...

Il ne se passe jamais rien, écrivait-il,  
parce que tu ne vois rien, tu n'entends rien.  
Tu lèves les yeux et le soleil t'éblouit,  
alors tu retournes te cacher à l'ombre...

N'y a t-il rien que tu sentes, pas même un souffle  
d'air ?  
N'y a t-il aucun soupir caché qui t'anime ?  
Ne sens-tu jamais aucune présence invisible,  
aucun ange qui aurait ouvert ses ailes près de toi ?

Bref, as-tu jamais vu les fées...?  
"Jamais", lui dis-je.  
"Eh bien", me répondit-il, "fais trois fois le tour de  
l'arbre, tu vois, l'arbre là-bas... et tu les verras..."

Je le saluais et m'en allais en riant,  
le voyant faire quelques pas autour de l'arbre,  
préférant retourner, à pas mesurés, dans mon  
siècle  
fait de machines à vapeur et de grands vents...

Dans les clairières et près des grands lacs,  
ce n'était pas encore chez moi.  
Je courais alors dans des fluides de carbone  
parmi les cités habitées de gens sans espoir

J'ai entendu le bruit des matraques  
s'abattant sur l'os,  
j'ai entendu les cris vu le sang  
assombrir la bordure des trottoirs.

J'ai dit ce que je pensais,  
j'ai connu l'humidité des cachots  
et la planche pour dormir,  
j'ai vu plus féroce et moins libre que moi...

Jamais plus je ne l'ai revu,  
je sais ce qui est bien, ce qui est mal,  
donc je ne sais rien mais je l'ai rencontré,  
lui, le poète qui a vu les fées...

## Les elfes, Leconte de Lisle

Couronnés de thym et de marjolaine,  
Les Elfes joyeux dansent sur la plaine.

Du sentier des bois aux daims familier,  
Sur un noir cheval, sort un chevalier.  
Son éperon d'or brille en la nuit brune ;  
Et, quand il traverse un rayon de lune,  
On voit resplendir, d'un reflet changeant,  
Sur sa chevelure un casque d'argent.

Couronnés de thym et de marjolaine,  
Les Elfes joyeux dansent sur la plaine.

Ils l'entourent tous d'un essaim léger  
Qui dans l'air muet semble voltiger.  
- Hardi chevalier, par la nuit sereine,  
Où vas-tu si tard ? dit la jeune Reine.  
De mauvais esprits hantent les forêts  
Viens danser plutôt sur les gazons frais.

Couronnés de thym et de marjolaine,  
Les Elfes joyeux dansent sur la plaine.

- Non ! ma fiancée aux yeux clairs et doux  
M'attend, et demain nous serons époux.  
Laissez-moi passer, Elfes des prairies,  
Qui foulez en rond les mousses fleuries ;  
Ne m'attardez pas loin de mon amour,  
Car voici déjà les lueurs du jour.

Couronnés de thym et de marjolaine,  
Les Elfes joyeux dansent sur la plaine.

- Reste, chevalier. Je te donnerai  
L'opale magique et l'anneau doré,  
Et, ce qui vaut mieux que gloire et fortune,  
Ma robe filée au clair de la lune.  
- Non ! dit-il. - Va donc ! - Et de son doigt blanc  
Elle touche au coeur le guerrier tremblant.

Couronnés de thym et de marjolaine,  
Les Elfes joyeux dansent sur la plaine.

Et sous l'éperon le noir cheval part.  
Il court, il bondit et va sans retard ;  
Mais le chevalier frissonne et se penche ;  
Il voit sur la route une forme blanche  
Qui marche sans bruit et lui tend les bras :  
- Elfe, esprit, démon, ne m'arrête pas !

Couronnés de thym et de marjolaine,  
Les Elfes joyeux dansent sur la plaine.

Ne m'arrête pas, fantôme odieux !  
Je vais épouser ma belle aux doux yeux.  
- Ô mon cher époux, la tombe éternelle  
Sera notre lit de noce, dit-elle.  
Je suis morte ! - Et lui, la voyant ainsi,  
D'angoisse et d'amour tombe mort aussi.

Couronnés de thym et de marjolaine,  
Les Elfes joyeux dansent sur la plaine.

## Une fée, Gabriel Vicaire

Ah! c'est une fée tout jeune encore,  
ah! c'est une fée de lune coiffée.

A sa robe verte un papillon d'or,  
a sa robe verte, a peine  
entr'ouverte.

Elle va légère au son du hautbois,  
elle va légère comme une bergère.

Elle suit la ronde des dames des  
bois,  
elle suit la ronde qui va par le  
monde.

On écoutait Baudelaire sous le  
renard. (...)

Elle disait que c'était beau. La  
petite disait que oui, c'était  
beau. Dans cette ouverture,  
leur grand cœur fondait. Elles  
étaient loin de février toutes les  
deux, encore que Baudelaire  
soit plutôt un poète de février.  
Moi, j'avais dans la poitrine ce  
cœur de glace que février et  
mars à leur joint se refilent, et  
pour le faire fondre, celui-là, il  
faut d'autres brasiers que les  
alexandrins.

Pierre Michon  
« Les deux Beune », éd. Verdier, 2023

## Lorsque danse une goutte d'eau, Maurice Carême

Ah ! que de merveilles scintillent  
Lorsque danse une goutte d'eau !  
Un ange parfois joue aux billes,  
Une étoile tombe au ruisseau.  
On ne sait jamais quel manteau  
De fée courant dans les jonquilles  
On peut coudre avec une aiguille  
En rêvant derrière un carreau.

# Marre.

Maxime Viande  
A vif, éd. La Crypte, 2023

Lorsque dans ta nuit  
les ombres s'agitent  
et se heurtent  
ouvre ta porte  
et laisse entrer la lune.

Marwan Hoss, in. « Terres », éd. Arfuyen, 2023

D'une manière générale, ne souhaiter la disparition d'aucune de ses misères, mais la grâce qui les transfigure.

Simone Weil 1909-1943, in. « La pesanteur et la grâce », éd. Plon, 1948

J'habite une cage qu'un oiseau des îles m'a prêtée pour la vie.

Marwan Hoss, in « Terres », éd. Arfuyen, 2023

Est-ce la grâce, l'été qui me tue ?

Ida Jaroscheck, in. « De blancs nuages », Revue Hélas, 2023

La grâce seule peut donner du courage en laissant la tendresse intacte ou de la tendresse en laissant le courage intact.

Simone Weil 1909-1943, in. « La pesanteur et la grâce », éd. Plon, 1948

Là d'où vient le vent,  
là où on va vers

Jean Marc Sourdillon, in. « Aller vers », éd. Gallimard, 2023

La bonne grâce est au corps ce que le bon sens est à l'esprit.

La Rochefoucauld 1613-1680, in. « Réflexions ou sentences et maximes morales »

Es-tu douce ou dure ?  
Est-il sensible ou  
moqueur,  
Ton cœur ?  
Je n'en sais rien,  
mais je rends grâce  
à la nature  
D'avoir fait de ton cœur  
mon maître et mon  
vainqueur

Paul Verlaine 1844-1896  
in. « Chansons pour elle »

Mais qui peut résister  
aux séductions de la  
grâce ?  
Fût-elle même  
dédaigneuse,  
elle serait encore  
toute puissante

Germaine de Staël, 1766-1817, in. « Corinne ou  
l'Italie », 1807

La Grâce immobile,  
sensiblement  
écrasante,  
qui découle du  
passage  
des civilisations  
n'a pas la mort  
pour corollaire.

Michel Houellebecq, in. « Configuration du  
dernier rivage », éd. Flammarion, 2013

Soustraire l'existence à  
la logorrhée, au baratin  
à la circulation sans fin  
des voix et des  
préceptes, à la meute,  
au verbum, au fourrage.

Pascal Quignard, in. « Les heures heureuses »,  
éd. Albin-Michel, 2023

Nous nous consolons aisément des disgrâces  
de nos amis, lorsqu'elles servent à signaler  
notre tendresse pour eux.

La Rochefoucauld, 1613- 1680, in. « Réflexions ou sentences et maximes morales »

Parfois les choses me  
sont offertes, avec  
grâce. C'est ce que  
j'appelle le moment  
juste. Je sais bien que si  
j'attends, ce sera perdu,  
enfui. J'aime cette  
précision de l'instant.  
D'autres fois, j'aide le  
destin.

Willy Ronis 1910-2009, in. « Ce jour-là », éd.  
Mercure de France, 2006

Les heures perdues  
ont leur grâce  
ni d'attente  
ni par défaut  
les heures perdues  
pour rien dans  
leur insondable  
se sentir en paresse  
avec le temps

Stéphane Chaumet, in. « La traversée de  
l'errance », éd. Al Manar, 2023

## **Chanson des Sardinières**

Jacques Prévert, 1949

Tournez tournez  
petites filles  
tournez autour des fabriques  
bientôt vous serez dedans  
tournez tournez  
filles des pêcheurs  
filles des paysans

Les fées qui sont venues  
autour de vos berceaux  
les fées étaient payées  
par les gens du château  
elles vous ont dit l'avenir  
et il n'était pas beau

Vous vivrez malheureuses  
et vous aurez beaucoup d'enfants  
beaucoup d'enfants  
qui vivront malheureux  
et qui auront beaucoup d'enfants  
qui vivront malheureux  
et qui auront beaucoup d'enfants  
beaucoup d'enfants  
qui vivront malheureux  
et qui auront beaucoup d'enfants  
beaucoup d'enfants  
beaucoup d'enfants  
beaucoup d'enfants...

Tournez tournez  
petites filles  
tournez autour des fabriques  
bientôt vous serez dedans  
tournez tournez  
filles des pêcheurs  
filles des paysans.